

essentielle pour la constitution d'une direction, lorsque celle-ci sera objectivement possible.

La compréhension de ces choses n'est pas difficile et il serait étonnant que ces points puissent faire l'objet d'une discussion pour eux-mêmes. S'ils le sont cependant, c'est que le groupe n'est pas un sujet logique, qu'il est formé d'individus qui font partie de la même société que nous analysons si bien pour les autres, et que ces individus subissent la même pression historique énorme qui écrase actuellement la classe ouvrière et son avant-garde. La grande majorité des camarades du groupe participent consciemment ou inconsciemment de l'état d'esprit qui a été décrit plus haut, et il est probable qu'ils ne voient plus très bien les raisons de leur adhésion au groupe. La conséquence en est que leur participation au travail du groupe est quasiment nulle, ce qui fait que le travail du groupe et le groupe lui-même sont menacés de disparition. Mais ce phénomène, et les conclusions qui en découlent, font partie d'une autre discussion. Même si la « discussion sur le parti » aboutit à des conclusions sur ce genre de tâches ou sur un autre, il faudrait qu'il y ait des camarades voulant bien sacrifier quelque chose pour que ces tâches, quelles qu'elles soient, soient réalisées.

Pierre CHAULIEU.

Le Proletariat et le Problème de la Direction Révolutionnaire

Les réflexions que nous soumettons aux camarades de « Socialisme et Barbarie » et au public de la revue ne constituent qu'une contribution à l'étude du problème de la direction révolutionnaire. Nous ne prétendons nullement apporter une théorie nouvelle qu'on pourrait opposer, par exemple, à la théorie léniniste de l'organisation. On verra qu'il s'agit plutôt de critiquer l'idée même de théorie de la direction et de montrer que sur ce point précis des formes de lutte et d'organisation le prolétariat est sa propre théorie. Il est significatif que la plupart des groupements gauchistes quelles que soient par ailleurs leurs divergences et le degré de leur maturité idéologique se rencontrent sur la nécessité de construire un Parti du prolétariat. La critique, quand elle existe, porte sur le rôle et la nature de ce parti (attaque par exemple le mode d'organisation bolchévique) ; mais l'idée est hors de cause, comme un postulat de la Révolution. Il est non moins significatif à nos yeux que l'avant-garde semble se détourner de ce postulat : aucune des manifestations révolutionnaires après la Libération n'a eu pour effet de susciter la création d'un parti ou de renforcer le petit parti existant — le P.C.I. — (compte tenu de sa politique profondément erronée) ; l'antipathie des ouvriers les plus conscients à l'égard d'un nouveau parti est évidente. Cette répulsion n'est-elle qu'un aspect mineur de la démoralisation et de la paralysie ouvrière ou a-t-elle un sens plus profond ? Elle incite au moins à la réflexion et c'est faire preuve d'un alarmant dogmatisme que de ne pas poser la question dans toute son ampleur. On pourrait penser qu'il

est artificiel de soulever ce problème dans une période où il est pratiquement impossible de constituer un parti et où les divergences sur un tel sujet sont apparemment dépourvues de conséquence. Mais ce serait ne pas comprendre que le problème de la direction révolutionnaire n'est pas un problème parmi d'autres, mais qu'il met en cause l'idée même que l'on a du prolétariat. C'est ce qui nous est du reste apparu, quand chargés par le groupe de préparer un texte sur la classe et son avant-garde nous avons dû relier notre analyse nécessairement à une conception de la direction.

Sans entrer dans le détail de ce premier texte, sans nous préoccuper de démontrer la validité, ici, du concept de prolétariat ni de décrire son mouvement historique, dégageons cependant quelques points essentiels qui commandent notre interprétation présente :

I. — Remarques préliminaires sur la nature du prolétariat.

1° Le prolétariat a une définition économique et ses traits les plus généraux sont fixés par cette définition. Mais cette définition comprend une histoire ; en tant qu'il se réduit à son rôle producteur il est déjà engagé dans une transformation, que seule sa disparition pourra interrompre. Tous les changements qui surviennent dans son mode de travail ont des répercussions sur son nombre, sa concentration, sa composition et en définitive sur sa conduite.

2° Révolté par ce seul fait qu'il est une classe exploitée contrainte à une lutte permanente contre le capitalisme par sa situation de classe salariée (défendant la valeur de sa force de travail sur le marché) le prolétariat est révolutionnaire par la nature de son travail qui lui confère une conception universelle et rationnelle de la société. L'histoire montre que la conscience politique n'est pas tardivement acquise par lui, après des luttes revendicatives locales et limitées, qu'elle est inséparable dès l'origine de sa situation dans la société. Le développement du prolétariat doit être tout entier considéré comme un mûrissement de cette conscience révolutionnaire, figurant l'effort de la classe pour se comporter comme une unité et affirmer sa suprématie sociale.

3° La constitution du mouvement ouvrier, qui se traduit à la fois par l'organisation et la différenciation de la classe ne devient intelligible que mise en rapport avec l'évolution économique de celle-ci ; elle n'est pas cependant mécaniquement déterminée par elle. Les changements qui affectent le prolétariat dans son nombre, sa structure, son mode de travail ne prennent un sens que dans la mesure où la classe les assimile subjectivement et les traduit dans son opposition à l'exploitation. C'est dire qu'il n'y a aucun facteur objectif qui garantisse au prolétariat son progrès. Alors que la bourgeoisie établit et développe déjà une puissance économique au sein de la société féodale, le prolétariat ne peut progresser que par la conscience qu'il prend de son rôle dans la société, que par la compréhension de sa nature et de ses tâches historiques.

4° La capacité du prolétariat de s'organiser face à l'exploitation et de trouver des formes nouvelles de lutte est l'expression directe de sa maturité historique. Plus que les idées ou les programmes des partis, la manière dont se disposent les divers éléments de la classe, les rapports concrets qu'ils entretiennent — en un sens déjà fixés par les types de groupements adoptés (syndicats, partis, soviets, etc...) ; en un autre sens se révélant à l'intérieur de ces groupements sous une forme plus sensible encore (relations dirigeants — exécutants au sein du parti ou du syndicat) — indiquent le degré de maturité réel de la classe.

5° L'histoire du prolétariat est donc **expérience** et celle-ci doit être comprise comme progrès d'auto-organisation. A chaque période la classe se pose les problèmes qu'impliquent à la fois sa condition d'exploitée et toute son expérience antérieure. Aujourd'hui l'unification croissante de la société d'exploitation et le passé de lutte qui a produit la bureaucratiation ouvrière dont le stalinisme est l'aspect achevé déterminent un moment essentiel de l'expérience prolétarienne. Alors que jusqu'à notre époque celle-ci s'est déroulée sous le signe de la lutte immédiate contre la bourgeoisie et de la suppression simple de la propriété capitaliste, elle consiste maintenant en une mise en question totale de l'exploitation et de la forme positive de son pouvoir.

II. — Critique de la notion de parti révolutionnaire : il se rattache à une époque dépassée de l'histoire prolétarienne.

De cette brève analyse nous voulons détacher cette idée essentielle : le prolétariat ne peut réussir à instaurer son pouvoir qu'en progressant sans cesse dans la conscience de ses buts, qu'en s'organisant et qu'en se différenciant. Ceci n'implique aucune position sur la forme déterminée que doit revêtir sa direction. L'affirmation que la nécessité du parti ne peut être mise en cause sans que ne le soit en même temps la conception marxiste du prolétariat nous paraît erronée. Il est significatif que Marx ait pu affirmer dans le « Manifeste » que les communistes ne pouvaient constituer un parti séparé de la classe ; également que Lénine et Rosa Luxembourg, bien que se rencontrant sur l'importance du rôle du parti, aient pu lui attribuer un contenu tout différent, que des éléments d'avant-garde actuellement, bien que se rattachant au marxisme, en rejettent l'idée. C'est que le parti n'est pas un attribut permanent du prolétariat mais un instrument forgé par lui pour le besoin de sa lutte de classe, à une époque déterminée de son histoire.

La question que nous devons poser est donc : à quelle nécessité correspond pour le prolétariat la constitution d'un parti ? Sa fonction est-elle ou non dépassée ? Il s'agit pour la classe de surmonter la dispersion de ses luttes, à la fois de les coordonner et de les orienter vers un but unique : la destruction de la bourgeoisie. La classe se trouve dans la nécessité d'affirmer ses objectifs permanents et essen-

tiels, qui dépassent les intérêts particuliers de telle ou telle de ses couches et de mener une action réfléchie et concertée. **Idéologiquement** le parti signifie l'effort de la classe pour penser sa lutte sous une forme universelle. **Structurellement** il signifie la sélection d'une partie de l'avant-garde qui forme un corps relativement étranger à la classe, fonctionnant selon ses lois propres et se posant comme la direction de la classe. La constitution du parti traduit le sentiment qu'a la classe de son inégalité de développement, de sa dispersion, de son bas niveau culturel, de son extrême infériorité par rapport au système de combat de la bourgeoisie ; de la nécessité en conséquence de se donner des chefs. Plus le parti est centralisé, discipliné, séparé de la classe, plus il se présente autoritairement comme la direction de la classe, plus il endosse de tâches révolutionnaires, plus il répond en un sens au rôle qu'attend de lui le prolétariat conscient de son incapacité de réaliser ses tâches révolutionnaires. Or cette exigence d'un corps de révolutionnaires qui fasse à la place de la classe ce qu'elle ne peut faire elle-même correspond à une conception abstraite de la révolution. L'accent est mis sur la nécessité de lutter **contre** le capitalisme, de renverser la bourgeoisie, d'abolir la propriété privée. C'est la révolution non le pouvoir prolétarien qui est l'objectif. L'essentiel réside donc dans l'efficacité de la lutte immédiate et ceci fonde l'appel à l'action d'une minorité strictement organisée à qui l'on puisse s'en remettre pour la direction du combat.

Dans de telles conditions il est logique que le parti se constitue et se développe effectivement selon un processus partiellement étranger au mode d'action du prolétariat. La classe a besoin d'une direction posée comme un corps relativement extérieur à elle-même et dans la réalité ce corps se forme et se comporte comme tel.

C'est d'abord un fait que l'élaboration du programme du parti comme l'initiative de sa constitution est l'œuvre d'éléments non prolétariens, en tout cas échappant à l'exploitation qui règne dans le processus de production. C'est l'œuvre le plus souvent d'intellectuels petits-bourgeois qui, grâce à la culture qu'ils possèdent et au mode de vie qu'ils ont sont capables de s'adonner totalement à la préparation théorique et pratique de la révolution. C'est un autre fait que le parti, pendant une longue période comprend surtout des éléments non prolétariens et ne fait pour ainsi dire aucune place aux ouvriers dans ses cadres. Trotsky dans son « Staline » indique, comme Souvarine, que la participation ouvrière aux premiers congrès sociaux démocrates était inexistante (aussi bien chez les bolcheviks que chez les mencheviks). Trotsky décrit durement le comportement des premiers cadres bolcheviks qu'il appelle des comitards et que nous nommerions aujourd'hui, des bureaucrates ; ceux-ci, rapporte-t-il, persuadent les ouvriers de leur incapacité à diriger et les engagent à l'obéissance. Même lorsque la composition ouvrière du parti s'accroît, la suprématie des éléments non prolétariens persiste. Le type du militant révolutionnaire est conçu de telle manière que l'ouvrier est nécessairement confiné dans des tâches pratiques au sein

de l'organisation ou qu'il est arraché à la masse pour devenir un responsable.

La critique du parti bolchévik ne doit pas consister en une critique de la conception léniniste de l'organisation — comme ce fut trop souvent le cas dans le groupe Socialisme ou Barbarie — mais en une critique historique du prolétariat. Les erreurs du **Qué Faire**, avant d'être des erreurs de Lénine sont en effet l'expression des traits de la conscience prolétarienne à une étape donnée. L'essentiel est que le prolétariat se représente sa direction comme un corps séparé de lui, chargé de le mener à la révolution. C'est parce que la direction est **en fait** apportée du dehors que s'explique la conception du « révolutionnaire professionnel » par exemple, qui ne fait que traduire la séparation du parti et de la classe. L'idée de Lénine, que les masses sont un processus inconscient, qu'elles ne peuvent dépasser d'elles-mêmes la lutte trade-unioniste et que la conscience doit leur être apportée du dehors ne donne pas prise en elle-même à la critique qu'en fait le groupe. Car s'il est vrai que le prolétariat porte en lui-même dès son origine une conscience socialiste, il est sûr également que dans cette période cette conscience est abstraite (qu'elle est seulement conscience de la nécessité du renversement de la bourgeoisie) qu'elle n'a pas un contenu effectif et qu'elle attend la détermination de ce contenu par des éléments extérieurs à la classe. C'est ce qui rend possible la théorie de Lénine. Celle-ci en elle-même n'est qu'un signe ; elle est si peu essentielle s'il faut en croire Trotsky, dans son « Staline », que Lénine est revenu plus tard sur son erreur. Il est du reste significatif que Trotsky — qui affirme justement que le prolétariat a une tendance instinctive à reconstruire la société sur des bases socialistes — se fasse par ailleurs la même idée du parti que Lénine, que la IV^e Internationale ait été constituée extérieurement à la classe et **apportée** à celle-ci comme sa direction. Il est tout aussi significatif que pour Trotsky il n'y ait jamais crise du mouvement ouvrier mais seulement crise de la direction révolutionnaire, autrement dit que le problème de la conduite de la révolution soit considéré comme celui de la conduite de la classe.

Il est donc superficiel de s'en prendre à la théorie du révolutionnaire professionnel comme à la rigueur du centralisme démocratique, quand ces traits ne font que découler logiquement de l'existence du parti comme corps constitué dirigeant la classe.

III. — Il n'y a qu'une forme du pouvoir prolétarien.

Si le parti est défini comme l'expression la plus achevée de la classe, sa direction consciente ou la plus consciente, il est nécessaire qu'il tende à faire taire toutes les autres expressions de la classe et qu'il se subordonne toutes les autres formes de pouvoir. Ce n'est pas un accident si en 1905 le parti bolchévik tient pour inutile le soviét formé à Pétrograd et lui intime l'ordre de se dissoudre. Ni si en 1917 le parti domine les soviets et les réduit à un rôle fictif. Ce n'est pas non plus le fruit de quelque machiavélisme des

dirigeants. Si le parti détient la vérité il est logique qu'il tende à l'imposer ; s'il fonctionne comme direction de la classe avant la révolution, il est logique qu'il continue à se comporter comme tel ensuite. Il est enfin logique que la classe s'incline devant le parti, même si elle pressent dans la révolution la nécessité de son pouvoir total, puisque c'est elle-même qui a ressenti l'exigence d'une direction séparée d'elle qui la conduise.

La critique du parti bolchévik par Rosa Luxembourgeois exprime la réaction inquiète de l'avant-garde devant la division de la classe ; elle ne met pas en cause l'existence du parti qui correspond à une nécessité profonde pour le progrès du prolétariat ; une telle mise en question à cette époque ne peut s'exprimer que dans une position abstraite, celle de l'anarchisme qui nie l'histoire. Rosa en critiquant les traits extrêmes que prend la séparation du parti et de la classe dans le bolchévisme, indique seulement que la vérité du parti ne peut jamais remplacer l'expérience des masses (« les erreurs commises par un mouvement ouvrier vraiment révolutionnaire sont historiquement infiniment plus fécondes et plus précieuses que l'infailibilité du meilleur comité central » — « Spartakus », éd. Marxisme contre Dictature, p. 33) ; elle montre d'autre part qu'il y a un danger permanent pour la classe à être réduite au rôle de matière première pour l'action d'un groupe d'intellectuels petits-bourgeois. (Si l'opportunisme, répond-elle à Lénine, est défini par la tendance à paralyser le mouvement révolutionnaire autonome de la classe ouvrière et à le transformer en instrument des ambitions des intellectuels, nous devons reconnaître que dans les phases initiales du mouvement ouvrier cette fin peut être atteinte plus aisément non par la décentralisation mais par une centralisation qui livrerait ce mouvement de prolétaires encore incultes aux chefs intellectuels du comité central. Id. 23.)

La position de Rosa est infiniment précieuse car elle témoigne d'un sens de la réalité révolutionnaire plus aigu que celle de Lénine. Mais de ces deux positions on ne peut dire que l'une est la vraie. Elles expriment toutes deux une tendance authentique de l'avant-garde : faire la révolution et s'organiser pour cette fin, quel que soit le mode de cette organisation dans le premier cas ; dans l'autre, avant tout ne pas se séparer de la classe et dans l'organisation refléter déjà le caractère révolutionnaire du prolétariat. On ne peut dépasser l'opposition de Lénine et de Rosa qu'en la reliant à une période historique déterminée et en faisant la critique de cette période.

Celle-ci n'est possible que lorsque l'histoire l'effectue elle-même, lorsque se révèle le caractère ouvertement contre-révolutionnaire du parti après 1917. C'est seulement alors qu'il est possible de voir que la contradiction ne réside pas dans la rigueur du centralisme mais dans le fait même du parti ; que la classe ne peut s'aliéner dans aucune forme de représentation stable et structurée sans que cette représentation s'autonomise. C'est alors que la classe peut se retourner sur elle-même et concevoir sa nature qui la différencie radicalement de toute autre classe. Jusque-là elle ne prend conscience d'elle-même que dans sa lutte contre

la bourgeoisie et elle subissait dans la conception même de cette lutte la pression de la société d'exploitation. Elle exigeait le parti parce que face à l'Etat, à la concentration du pouvoir des exploités il fallait opposer une même unité de direction. Mais son échec lui révèle qu'elle ne peut **se diviser**, s'aliéner dans des formes de représentation stables, comme le fait la bourgeoisie. Celle-ci ne peut le faire que parce qu'elle possède une nature économique par rapport à quoi les partis politiques ne sont que des supra-structures. Mais comme nous l'avons dit, le prolétariat n'est rien d'objectif ; il est une classe en qui l'économique et le politique n'ont plus de réalité séparée, qui ne se définit que comme **expérience**. C'est ce qui fait précisément son caractère révolutionnaire, mais ce qui indique son extrême vulnérabilité. C'est en tant que classe totale qu'il doit résoudre ses tâches historiques, et il ne peut remettre ses intérêts à une partie de lui détachée, car il n'a pas d'intérêts séparés de celui de la gestion de la société.

Se dérochant devant cette critique essentielle, le groupe s'en tient à des points de détail. Il dit qu'il faut éviter la formation de révolutionnaires professionnels, qu'il faut tendre à l'abolition de l'opposition entre dirigeants et exécutants à l'intérieur du parti, comme si les intentions pouvaient avoir le pouvoir de transformer le sens objectif du parti qui est inscrit dans sa structure. Le groupe recommande que le parti ne se conduise pas comme un organe de pouvoir. Mais une telle fonction, Lénine moins qu'aucun autre ne l'a jamais revendiquée. C'est dans les faits que le parti se comporte comme la seule forme de pouvoir ; ce n'est pas un point de son programme. Si l'on conçoit le parti comme la création la plus vraie de la classe, son expression achevée — c'est la théorie du groupe Socialisme ou Barbarie — si l'on pense que le parti doit être à la tête du prolétariat avant, pendant et après la Révolution, il est trop clair qu'il est la seule forme du pouvoir. Ce n'est que par tactique (donner le temps au prolétariat d'assimiler les vérités du parti dans l'expérience) que celui-ci tolérera d'autres formes de représentation de la classe. Les soviets par exemple seront considérés par le parti comme des auxiliaires, mais toujours **moins vrais** que le parti dans leur expression de la classe, puisque moins capables d'obtenir une cohésion et une homogénéité idéologique, puisque le théâtre de toutes les tendances du mouvement ouvrier. Il est alors inéluctable que le parti tende à s'imposer comme seule direction et à éliminer les soviets comme ce fut le cas en 1917.

Sur le terrain révolutionnaire le plus sensible, qui est celui des formes de lutte prolétarienne, le groupe malgré son analyse de la bureaucratie n'aboutit à rien. En ce sens on peut dire qu'il est loin derrière l'avant-garde qui ne fait pas la critique de Lénine mais celle d'une période historique. Si elle refuse aujourd'hui l'idée de parti avec la même obstination qu'elle l'exigeait dans le passé, c'est que cette idée n'a pas de sens dans la période présente. Il est incompréhensible, au reste, que le groupe affirme que l'avant-garde a progressé radicalement dans la compréhension de ses tâches historiques, qu'elle appréhende pour la première

fois la vérité de l'exploitation dans toute son étendue et non plus sous la forme partielle de la propriété privée, qu'elle tourne son attention vers la forme positive du pouvoir prolétarien et non plus vers la tâche immédiate du renversement de la bourgeoisie, et qu'il affirme en même temps que cette même avant-garde est en complète régression dans sa compréhension des problèmes de l'organisation.

On ne peut en aucune manière savoir si le mouvement ouvrier dans la période actuelle aurait la capacité de renverser le pouvoir d'exploitation. L'aliénation dans le travail, son exclusion du procès culturel, l'inégalité de son développement sont des traits aussi négatifs aujourd'hui qu'il y a trente ans ; la constitution d'une bureaucratie ouvrière prenant conscience de ses fins propres et l'antagonisme qu'elle a développé avec la bourgeoisie a entravé sa propre lutte et l'a asservi à d'autres exploités. Néanmoins l'unification du prolétariat n'a cessé de se poursuivre parallèlement à la concentration du capitalisme et la classe a derrière soi une expérience de luttes qui lui fournit une conscience totale de ses tâches. Ce qu'on peut seulement affirmer c'est que le prolétariat ne peut inaugurer maintenant une lutte révolutionnaire qu'en manifestant dès l'origine sa conscience historique. Ceci signifie que la classe au stade même du regroupement de son avant-garde annoncera son objectif final, c'est-à-dire sera amenée à préfigurer la forme future de son pouvoir. L'avant-garde ne pourra rejoindre aucun parti car son programme sera la direction de la classe par elle-même.

Sans doute l'avant-garde sera-t-elle amenée par la logique de sa lutte contre le pouvoir concentré de l'exploiteur à se regrouper sous une forme minoritaire avant la révolution ; mais il serait stérile d'appeler parti un tel regroupement qui n'aurait pas la même fonction. En premier lieu ce regroupement ne pourra s'opérer que spontanément au cours de la lutte et au sein du processus de production, non en réponse à un groupe non prolétarien apportant un programme politique. En second lieu et essentiellement il n'aura dès l'origine d'autre fin que de permettre la prise du pouvoir par la classe. Il ne se constituera pas comme direction historique mais seulement comme instrument de la révolution, non comme corps fonctionnant selon ses lois propres, mais comme détachement provisoire purement conjoncturel du prolétariat. Son but ne pourra être dès l'origine que de s'abolir au sein du pouvoir représentatif de la classe.

Nous affirmons en effet qu'il ne peut y avoir qu'un seul pouvoir de la classe : son pouvoir représentatif. Dire qu'un tel pouvoir est inviable sans le secours du parti, précisément parce qu'il représente l'ensemble des tendances de la classe — aussi bien les tendances opportunistes et bureaucratiques que révolutionnaires — reviendrait à dire que la classe est incapable d'assurer elle-même son rôle historique et qu'elle doit être protégée contre elle-même par un corps révolutionnaire spécialisé, c'est-à-dire à réintroduire la thèse majeure du bureaucratisme que nous combattons. Il n'est pas possible de protéger la classe contre elle. Aucun artifice ne peut faire qu'elle résolve des problèmes qu'elle n'est pas assez mûre pour résoudre.

IV. — Situation de l'avant-garde et rôle d'un groupe révolutionnaire.

Les premières conditions de l'expérience actuelle ont été posées par l'échec de la révolution russe. Mais cette expérience ne fut d'abord perceptible que sous une forme abstraite et pour une infime minorité prolétarienne. La dégénérescence du bolchevisme ne devient claire qu'avec le développement bureaucratique. L'avant-garde ne peut tirer d'enseignement partiel concernant le problème de son organisation avant de tirer un enseignement total concernant l'évolution de la société, la vraie nature de son exploitation. La forme dans laquelle elle conçoit le pouvoir de la classe n'est progressivement aperçue qu'en opposition à la forme dans laquelle se réalise le pouvoir de la bureaucratie. L'universalité des tâches du prolétariat ne se révèle que lorsque l'exploitation apparaît avec son caractère étatique et sa signification elle-même universelle. C'est pourquoi la dernière guerre seulement a provoqué une prise de conscience nouvelle : le régime économique qui semblait lié à l'U.R.S.S. s'étend à une partie du monde et révèle ainsi sa tendance historique et les partis staliniens en Europe occidentale manifestent au sein du processus de production leur caractère exploiteur. Dans cette période une fraction de la classe a acquis une conscience totale de la bureaucratie (dont nous avons à l'époque vu les signes dans les comités de lutte constitués sur une base antibureaucratique). Le développement de l'antagonisme U.R.S.-U.S.A., la course à la guerre, la dérivation de toute lutte ouvrière au profit d'un des deux impérialismes, l'incapacité où se trouve le prolétariat d'agir révolutionnairement sans que cette action ne prenne aussitôt une portée mondiale, tous ces facteurs se sont opposés et s'opposent encore à une manifestation autonome de la classe. Ils s'opposent également à un regroupement de l'avant-garde car il n'y a pas de séparation réelle entre l'une et l'autre. Celle-ci ne peut agir que lorsque les conditions permettent objectivement la lutte totale de celle-là. Il n'en demeure pas moins que l'avant-garde a considérablement approfondi son expérience : les raisons mêmes qui l'empêchent d'agir indiquent sa maturité.

Il n'est donc pas seulement erroné mais impossible dans la période actuelle de constituer une organisation quelconque. L'histoire fait justice de ces édifices illusoires qui s'intitulent direction révolutionnaire en les ébranlant périodiquement. Le groupe **Socialisme ou Barbarie** n'a pas échappé à ce traitement. C'est seulement en comprenant quelles sont la situation et les tâches de l'avant-garde et quel rapport doit l'unir à elle qu'une collectivité de révolutionnaires peut travailler et se développer. Une telle collectivité ne peut se proposer pour but que d'exprimer à l'avant-garde ce qui est en elle sous forme d'expérience et de savoir implicite ; de clarifier les problèmes économiques et sociaux actuels. En aucune manière elle ne peut se fixer pour tâche d'apporter à l'avant-garde un programme d'action à suivre, encore moins une organisation à rejoin-

dre. Les seuls impératifs d'un tel groupe doivent être ceux de critique et d'orientation révolutionnaires. La revue **Socialisme ou Barbarie** ne doit pas se présenter comme l'expression d'une vérité établie, ni d'une organisation constituée mais comme un lieu de discussion et d'élaboration dans le cadre d'une idéologie commune dont les grandes lignes sont faciles à déterminer. Dans une période révolutionnaire la tâche du Groupe serait de fusionner avec le regroupement de l'avant-garde et de cristalliser ses éléments en expliquant sans cesse quels sont les buts historiques de la classe. Un groupe comme **Socialisme ou Barbarie** est **pour** l'avant-garde, et c'est l'action de celle-ci qui donnera un sens à son élaboration, de même que l'avant-garde est **pour** la classe et ne peut tendre jamais à une existence séparée.

Claude MONTAL.